Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle

Band: 31 (1963)

Heft: 9

Buchbesprechung: Chronique des livres

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nation implacable, aveugle (lui aussi) de ce qui ne lui convient pas. C'est un monsieur que le sectarisme guette.

Quant à moi et ce «Prince» en question, je n'en saurais parler avec aise, ne l'ayant pas lu. Mais je n'ai nullement envie de le lire après tout ce que l'on m'en a dit et qui correspond à ce que «R. G. D.» en écrit. C'est en effet bien indigeste, toutes ces litanies et . . . quel intérêt? Celui, strictement commercial de l'auteur et de l'éditeur. Il faut bien qu'un ouvrage justifie son prix de vente par le nombre de pages. De nos jours, seule la quantité détermine le prix de vente qui n'a rien à voir avec *la valeur* de l'objet vendu.

Si Peyrefitte a étendu son livre à près de 300 pages, en voilà la seule raison. Il ne faut pas oublier le côté vénal du caractère de cet auteur.

Mais quand «R. G. D.» laisse penser que toute l'oeuvre, ou à peu près, de Peyrefitte est «inepte» je ne suis pas plus d'accord avec lui qu'avec «Bichon» lorsque celui-ci le proclame un «As du verbe» disant des choses avec une «diversité» éblouissante dans «l'expression et la suggestion».

Les litanies, elles, ont leur raison d'être dans les «Amitiés Particulières». Grâce à elles, l'intensité de ce drame et de ce mystère est maintenue dans ce qui est indiscutablement le «Chef-d'oeuvre» de Peyrefitte.

Mais, bien inutiles, comme dit «R. G. D.» ces litanies dans «Du Vésuve à l'Etna». Autant compulser soi-même le Bedaeker, chapitre Naples, surtout. Pourtant l'inertie des romans de Peyrefitte, je ne la vois que dans un seul: «Les jeunes Proies» qui est en effet une histoire inhabile, sotte, stupide et partant, inepte, mieux: révoltante de la part de Peyrefitte.

Mais «Les Ambassades», «La Fin des Ambassades», «Les Clefs de St. Pierre», «L'Exilé de Capri», j'avoue que ces livres m'ont fort réjoui et j'ai trouvé en eux le talent éblouissant de l'auteur, admiré par Bichon.

Chronique des Livres

Il est très rare qu'un grand événement en littérature coïncide avec un événement intéressant la littérature spécialement homophile. Depuis un demi-siècle, on peut compter ces rencontres sur les doigts d'une main: le «Corydon» de Gide, «La Mort à Venise» de Thomas Mann, deux ou trois autres qui ne me viennent pas à l'esprit alors que j'écris sans références sous la main. Sinon, il faut bien le reconnaître, les beaux et quelquefois grands livres qui nous ont enchantés en raison de nos tendances particulières, n'ont pas été des succès publics ni des oeuvres ayant chance de passer à la postérité, que ce soit: «Un protestant» de Georges

Portal, «Soleils» de Carlo Coccioli, ou le «Marc» de J. M. Prigny. Une saison suffit pour les effacer de la mémoire des lecteurs un peu superficiels, une décade et la faiblesse du chiffre de vente les supprime du catalogue des éditeurs. C'est ainsi, il faut bien l'accepter: la rencontre d'un grand talent et de la faveur publique est miraculeuse. Je ne parle pas, bien entendu, de ces romans surfaits, si agréables soient-ils, qui ont pour but de flatter les plus bas instincts de ce public en traîtant de l'homophilie, qu'il s'agisse de Jean-Paul Sartre «se penchant» sur Jean Genêt, du sadisme de Malaparte ou des aimables oeuvrettes de Monsieur Peyrefitte.

Néanmoins, un écrivain français a réussi, mais avec quelle méticuleuse prudence, quelles lenteurs, quels repentirs, à s'affirmer comme un très grand écrivain en dévoilant progressivement son appartenance à l'homosexualité agissante: il s'agit de Julien Green. Né en France de parents américains, élevé comme un Français, ayant parlé le français avant d'avoir étudié la langue anglaise, Julien Green s'est, depuis longtemps, fait reconnaître comme un grand auteur classique de la littérature française. «Un visionnaire», «Mont-Cinère», «Minuit», «Le voyageur sur la terre» sont d'importantes étapes de sa carrière. Il s'est consacré très tôt au métier des lettres, il en a fait sa vie, il en a vécu. Il a joué longtemps du côté morbide de son inspiration, et on a pu le comparer à Dostoïevsky, à Kafka, pour le style; à François Mauriac pour le fond de ses sujets, ce qui devait moins lui plaire. Il a longtemps été le «second» de Mauriac, cette parenté étant confirmée par une appartenance commune à un catholicisme militant. Il aura fallu un certain temps, quelques études et les évidences de leur évolution pour les différencier sur ce point. Alors que le catholicisme de Mauriac est . . . comment dire? naturel, mais teinté d'un peu de paganisme, de jansénisme, d'irrespect, celui de Julien Green, marqué par une première éducation protestante, reste puritain, presque fanatique, et se rapproche beaucoup des sévérités de l'inquisition. Son «Pamphlet contre les Catholiques de France», récemment réédité, est un terrible réquisitoire contre la tiédeur. Mais ce goût de l'inquisition s'est souvent porté sur lui-même, alors que Mauriac, critique, éditorialiste, se plaisait surtout à censurer les autres. Ce rapprochement est d'autant plus flagrant sur le point qui nous occupe: quand Mauriac se laissait aller une bonne fois à traiter de l'homosexualité dans «L'Agneau» pour, ensuite, dégoûté, oublier ce sujet, le renier, à croire qu'il n'en était pas responsable; Julien Green parvenait, avec plus de réflexion, une extrême prudence et mille détours, à reconnaître sa propre homosexualité dans ses oeuvres.

En dehors de quelques romans qui l'avaient classé comme un authentique écrivain et un admirable styliste, il n'avait traité dans son «Journal» (en cinq ou six volumes à l'heure actuelle) que des problèmes de sa conscience et des points qu'il marquait dans sa lutte entre la pureté et l'impureté. Mais il ne nommait pas encore ce qu'il désignait comme impur! Il se considérait aisément comme terrain de la lutte, labouré, déchiré, mais, en somme, irresponsable. Puis, brusquement, un jour, il prit parti; il désigna le rival de la pureté qui était Dieu: cet impur était l'homosexualité, «son» homosexualité. Car jamais, il faut le reconnaître pour

le déplorer, Julien Green ne s'est penché sur le cas de ses semblables, de ses frères en impureté. Lui seul, exemple et miroir, lui a paru digne de son étude. Cette bombe éclata de la façon la plus spectaculaire puisque ce fut, en effet, une pièce de théâtre qui aborda, pour la première fois, ce thème dans l'oeuvre de Julien Green. C'était «Sud», et pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître que les homophiles cultivés n'ont pu oublier. Publiée en librairie, cette pièce est aussi belle à lire qu'elle était admirable à la représentation. Pourtant, combien caché, combien «irréalisé» était encore le thème de l'homosexualité dans cette oeuvre! Il fallut «Moïra» et, quelques années plus tard, un autre chef-d'oeuvre: «Chaque homme dans sa nuit» (je vous en ai parlé alors, brûlant d'enthousiasme) pour que Green développe et renouvelle l'aveu de son attirance vers «l'impureté», dans le domaine romanesque cette fois. «Chaque homme dans sa nuit» est et reste un des plus beaux livres qui aient jamais été écrits dans toutes les littératures. Dépassant d'un coup son aîné Mauriac, Julien Green rejoignait à la foi Tolstoï et Walt Whitman. Pourtant là, encore une fois, le sujet de l'homosexualité était traîté par un spectateur. C'était précis, dramatique, vrai, d'une beauté fébrile, mais l'auteur ne se compromettait pas; il pouvait encore répondre: «Fabre a décrit des insectes, il n'était pas scarabée!».

Et puis enfin, voici, c'est fait! Le très catholique et très scrupuleux Julien Green nous donne une oeuvre qui n'est plus romanesque ni mise en scène. Sous le beau titre: «Partir avant le jour» (I), voici le début de son autobiographie, ses souvenirs d'enfance, d'une précision surprenante, d'une franchise rarement atteinte en littérature, seulement approchée par André Gide dans «Si le grain ne meurt».

Sans doute, il faut, à l'amateur de facilités, curieux de pages grivoises, quelque patience pour arriver à saisir cette franchise, à interprêter ces aveux. Pour qui a aimé «La nature du prince», ce livre risque d'être une dure déception. Tout ici est entouré de brumes, d'une brume transparente comme celle des beaux matins d'été; il y a encore dans chaque reconnaissance de soi une protestation, mais enfin l'aveu sur la nature des attirances sexuelles de l'enfant Julien est fait sans équivoque, et s'il y a protestation c'est contre la sexualité et non contre cette forme particulière de la sexualité.

Non seulement l'enfance, — ce qui serait normal, protégée par des parents et des soeurs aînées évoluant plus ou moins lentement mais passionnément du culte anglican vers la forme la plus protestante du catholicisme, évolution dont le jeune Julien fut marqué profondément et qui laissa l'impression d'une instabilité semblable à celle qu'il aurait eue s'il avait été élevé sans foyer fixe, — mais aussi son adolescence, contée ici jusqu'à la dix-septième année, furent extraordinairement soumises, à chaque heure, à la conscience d'une lutte entre les forces du Bien et celles du Mal. Il est curieux de comparer les termes qu'il emploie — «Le pur et l'impur» —, avec le titre d'un ouvrage de Madame Colette. Elle, versa résolument vers l'impur et, comme un chat, y tomba solidement sur ses quatre pattes. Tandis que Julien Green, luttant contre les forces qui l'entraînaient, passa sa vie dans un état de déséquilibre nuisible à son

bonheur mais certainement profitable à son inspiration littéraire. Quand on lit ses premières oeuvres, on peut être frappé par la maturité de son style, la profondeur de sa pensée, mais comment deviner qu'il était torturé depuis l'enfance par ce qui était la négation absolue du mépris, auquel il aspirait, de toutes joies terrestres: la conscience de son instinct homosexuel?

Qui lui reprocherait cet instinct, à moins d'être aveuglé par le fanatisme? Tout le fond de «Partir avant le jour» est l'histoire de sa lutte contre cet instinct. Julien Green ne tente pas d'expliquer comment on devient homosexuel; les psychanalistes seraient stupides devant son cas comme en tous les cas. Son amour, violent, pour sa mère ne l'empêchait pas d'éprouver une douce émotion en présence d'autres femmes, et il ne détestait pas son père, loin de là! Aucun conflit familial ne lui donna quelque psychose. Sa famille était une famille normale, encombrée de soeurs aînées, sans doute, et on se consolait mal chez lui de la défaite du Sud dans la guerre de Sécession, mais ce n'étaient pas motifs à occasionner une «déviation» sexuelle. On glissait autour de lui, plus ou moins en secret, une soeur d'abord, puis le père, et la mère sans l'avouer, de la religion réformée vers un catholicisme un peu superstitieux, peuplé de fantômes dans les placards et de mysticisme. Cela n'explique pas qu'à six ou huit ans déjà, le jeune Julien se sentît bouleversé par la nudité mâle devant les tableaux des Musées et les illustrations de ses livres; qu'il passât son temps à dessiner, — sans idée de se cacher d'ailleurs! — «des corps d'hommes nus sans sexe». Puritanisme déjà? Pendant longtemps, Julien Green a dessiné dans ses oeuvres une homosexualité dont il ne montrait pas le sexe; une homosexualité sans sexualité.

Et puis enfin, — ces souvenirs sont une prise de conscience, il faut bien en venir aux réalités —, voici les premières découvertes du sexe, trop longtemps méprisé. Ces découvertes sont bien banales: les amitiés, les attirances, les attouchements entre garçons en classe, qui ne les a connus sans, pour cela, persévérer dans ce goût? On ne se gênait guère autour du jeune Julien, on ne s'est jamais gêné sur ces choses entre douze et seize ans, mais ce qui marquait cet enfant-là, justement, c'était le refus qu'il opposait aux facilités, son innocence obstinée, son aveuglement volontaire des complicités. Il restait pur, surtout parce que pour lui l'impureté n'était pas un jeu. Il devait être joli, pourtant, le petit Julien; on lui proposait quotidiennement des occasions de perdre son innocence, il y opposait une incompréhension abrutie. Mais, s'il n'avait pas tout compris, tout ressenti, s'en souviendrait-il si nettement quarante ans plus tard? Julien Green répond à ce soupçon en se prétendant alors non innocent mais endormi. C'est étrange mais plausible: avant la puberté un paganisme naturel se traduisant par le goût des dessins de nus et des érections sans remords, puis, après la prise de conscience de sa sexualité, un puritanisme outré qui lui ferme la compréhension et l'empêche de suivre l'évolution naturelle des garçons de son âge.

Mais la nature reprend ses droits, tôt ou tard, et occasionne de graves crises: l'amour inavoué pour un condisciple au collège, une attirance vers d'autres, moins aimables mais qui osent «faire des choses» entre eux. Le

coeur battant quand un homme l'aborde, et, enfin, un jour, dans un train de banlieue, l'acceptation du plaisir donné par un camarade tandis que deux complices font le guêt aux portières. Plus tard, ce Philippe qui lui donne non plus la découverte mais l'habitude de plaisirs furtifs, sans doute vite et mal expédiés, plaisirs acceptés par passivité et dont il va aussitôt se confesser sachant pourtant qu'il les renouvellera; entraînant, par la même occasion son camarade vers le confessionnal, sachant pourtant qu'ils commettront de nouveau ensemble le péché.

Tout cela est logiquement faux et un peu hypocrite, mais le jeune Julien n'était hypocrite qu'envers lui-même, et l'écrivain qui se souvient, passé la cinquantaine, ne paraît hypocrite que parce qu'il parvient à restituter fidèlement les sensations qu'il éprouvait alors sans se savoir hypocrite.

Ce volume de souvenirs va jusqu'à la dix-septième année, quand l'adolescent qui a encore une mentalité et une sexualité de garçon de treize ans, engagé dans la Grande Guerre, arraché à son milieu familial, part à la découverte de la vie. Ce qu'il deviendra, il nous le laisse seulement deviner. Ses seules attirances à ce moment sont pour un beau visage de jeune homme, pour une illusion de tendresse offerte par la rencontre d'un inconnu. Julien Green poursuivra-t-il le récit de sa vie, cette autobiographie qui, de toutes celles que l'on peut lire, semble la moins romancée? C'est moins important au point de vue document homophile qu'au point de vue littérature pure. Il est probable que cette innocence appliquée comme un bandeau sur les yeux, l'auteur l'a gardée longtemps, peut-être jusqu'au seuil de l'âge où, écrivant ses souvenirs, il a compris ce qu'il avait à la fois perdu et gagné. Il est à craindre qu'un volume suivant ne puisse être que le récit des déceptions et souffrances qu'il a infligées à ceux qu'il attirait, vers lesquels il était attiré lui-même, et qu'il a repoussés . . . Pourquoi? A cause de son «innocence» peut-être, égoïstement sauvegardée, de son éducation puritaine, de sa peur de vivre, d'un souci plus ou moins conscient de se réserver, à l'âge d'écrire des souvenirs, la matière d'une oeuvre littérairement admirable, d'un cas de sensibilité profondément originale, d'une étude sortant du commun. Faut-il avoir manqué sa vie pour réussir une oeuvre? C'est le problème que pose ce beau et grand livre, un livre qui donne à méditer longuement après l'avoir refermé. O merveille!

R. G. D. Mai 1963.

I) Editions Bernard Grasset.